



LA PLÉIADE

SUITE ET FIN

BAIF

(1532-1589)



AMI, le poète, qu'il ne faut pas séparer de Du Bellay et surtout de Ronsard, c'est Antoine de Baif, celui que rencontra Ronsard comme disciple lorsqu'il vint étudier sous la direction du professeur Daurat. Nous les avons vus, ardents au travail, se passer la chandelle et ne pas laisser refroidir la place.

Du Bellay avait, par son fameux manifeste, poussé les auteurs de son temps à entrer dans une voie nouvelle. Baif, poursuivant la même tâche, mais voulant aller plus loin, prit un autre rôle : il inventa de nouvelles cadences, de nouvelles mesures, une nouvelle orthographe et aussi un nouvel alphabet ; il prétendit même introduire les formes latines dans la versification française, ce qui lui valut les ironiques éloges de Du Bellay qui, après l'avoir salué des noms de :

Bravissime esprit sur tous excellentime,
l'appelle en terminant :

Docte, docteur et doctime Baif.

Les vers *baifins*, comme il les désignait lui-même, n'eurent aucun succès, non plus que les autres innovations, et le malin cardinal Du Perron disait, en constatant ces essais malheureux : « Le Baif est un fort bon homme, mais il est très mauvais poète. »

Ce jugement était un peu sévère ; il suffirait, pour prouver que Baif eût parfois de véritables éclairs de talent, de citer ses vers si gracieux de son *Amour vengeur* :

Je vas mourir : par la mort désirée,
Ma bouche ira bientôt être serrée ;

Mais ce pendant qu'encor je puis parler
Je te dirai devant que m'en aller :
La rose est belle, et soudain elle passe,
Le lis est blanc et dure peu d'espace ;
La violette est bien belle au printemps,
Et se vieillit en un petit de temps ;
La neige est blanche, et d'une douce pluie
En un moment s'écoule évanouie,
Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.

Si Baif, au surplus, n'était un poète ni comme l'entendait le cardinal, ni comme nous l'entendons aujourd'hui, reconnaissons que, très jeune et avant d'être « un fort bon homme », il était un savant. Il avait dirigé Ronsard dans l'étude des poètes grecs et latins ; il avait, à quatorze ans, fait un recueil de trente-trois poètes grecs, si délicatement exacts, dit Baillet, que ni Henri Estienne, ni le fameux Vergère, « n'auraient peut-être osé se vanter de mieux faire ». Il était, en outre, habile musicien, et, malgré son jeune âge, on n'hésitait pas à le placer parmi les plus doctes de son siècle.

Amant des lettres antiques, Baif traduisit l'*Electre*, de Sophocle ; l'*Hécule*, d'Euripide, et imita le *Miles gloriosus*, de Plaute, dans une comédie en cinq actes, intitulée *Le Brave* ou *Le Taille-bras*, comédie que lui avait demandée Charles IX et qui fut représentée à l'hôtel de Guise en présence du roi et de Catherine de Médicis, l'an 1567, comme réjouissance de la paix. Ses autres poésies sont nombreuses, elles s'appellent *Jeux*, *Passe-Temps*, *Enseignements* et *Proverbes*. Quelques-unes, si l'on prend la peine de choisir, surtout dans les imitations des anciens, ne sont pas sans valeur. Citons, dans le genre sérieux, la première moitié de cette épitaphe d'un enfant :

Icy gît d'un enfant la despouille mortelle.
Au ciel, pour n'en bouger, vola son âme belle,
Qui, parmi les esprits bienheureux, jouissant
D'un plaisir immortel, louë Dieu tout puissant

Et s'esbatant la sus (là-haut) d'une certaine vie,
 Au vivre d'icy bas ne porte pas envie,
 Au vivre que vivons, douteux du lendemain,
 Sous les iniques loix où naist le genre humain.

Charles IX avait pris Baïf pour l'un de ses secrétaires; il estimait si bien en lui l'excellent homme de lettres qu'il l'honora quelquefois de ses visites dans sa maison du faubourg Saint-Marcel. Pauvre au début de sa carrière, Baïf avait dû, dans plus d'une occasion, recourir à la bourse de ses amis; mais, lorsqu'il fut l'objet des libéralités du roi, il reçut à sa table les savants de son siècle. Il fonda même, avec leur concours, une petite académie dont les statuts furent approuvés par Charles IX, et plus tard par Henri III, Catherine de Médicis, le duc de Joyeuse et quelques autres qui s'étaient engagés à fournir une pension annuelle pour l'entretien de cette compagnie destinée à être appelée, si le malheur des temps ne l'avait fait périr, *Académie de musique et de poésie*.

Baïf nous offre un des premiers exemples du garde national réfractaire ou plutôt récalcitrant. Son « voisinage » prétendait l'enrôler, paraît-il, dans la milice du quartier, et pour s'en défendre, pour « être du guet exempté », il adressa à *MM. les Prévôts et Échevins de Paris* une requête enjouée où on lit ce passage :

Ce Baïf fait sa plainte et dit que sans propos,
 Et sans avoir égard à son peu de cheveau,
 A sa profession et à sa remontrance,
 Son voisinage veut le contraindre d'aller
 A la garde et au guet, le voulant égaler
 De tous points par cela au simple populaire,
 Et contre son dessein l'attacher au vulgaire,
 Duquel, tant qu'il a pu, il n'a eu plus grand soin,
 En toutes occasions, que s'en tirer bien loin.

Baïf s'était dit, comme devait se le dire, trois siècles plus tard, son confrère Alexandre Dumas fils, qui avait bu le lait de l'insubordination dans le shako de son père : « Dieu ne le veut pas, je ne serai jamais garde national. »

BELLEAU

(1528-1577)



ÉMY BELLEAU est la plus gracieuse figure du groupe poétique de la pléiade, l'étoile la plus brillante et la plus vive de la constellation. Il n'a ni les hautes visées des uns, ni le pédantisme des autres : il se borne à peindre avec délicatesse ce qu'il a vu et senti. On l'appelait le *gentil Belleau*, et nul adjectif

ne lui aurait mieux convenu.

Ronsard, quoiqu'il aimât Belleau de tout son cœur, et que, dans l'épître où il lui raconte sa vie, il l'ait appelé « excellent poète français », lui a gaiement et franchement reproché la faiblesse de sa traduction d'*Anacréon*. Et, de fait, cette traduction est sèche, trop littérale, et, par-là, peu poétique. Belleau n'avait ni l'énergie, ni la fougue nécessaire pour peindre les élans passionnés du vigoureux vieillard.

En revanche, le chef de la Pléiade a loué son ami sans réserve, à propos de ses descriptions des *Pierres précieuses*, descriptions et tableaux animés où l'on rencontre, tantôt une ode en l'honneur du diamant ou de la perle, tantôt une princesse aimée chantée sous le nom de l'agate ou du saphir, tantôt l'histoire pompeuse d'Améthyse changée en pierre par Bacchus. Le recueil est intitulé : *Les amours et nouveaux échanges des pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles*. Il eut une grande vogue lorsqu'il parut. C'est, en

effet, dans les trente petits poèmes des *Pierres précieuses* que Belleau a donné la mesure de son talent. Ces poèmes le firent appeler par Ronsard le *peintre de la nature*, et lui valurent cette épitaphe :

Ne taillez, mains industrieuses,
 Les pierres pour couvrir Belleau !
 Luy mesme a basti son tombeau
 Dedans ses *Pierres précieuses*.

Le premier poème de Belleau, celui qui renferme les vers de sa jeunesse, est intitulé : *Bergeries*. Au début de ce poème se trouve la pièce d'*Avril*, qui n'a rien perdu de sa fraîcheur. Ce cri de l'amour et du printemps se compose de treize strophes dont le rythme cadencé et sautillant a surtout contribué à assurer le succès :

Avril, l'honneur des bois
 Et des mois;
 Avril, la douce espérance
 Des fruits qui, sous le coton
 Du bouton,
 Nourrissent leur jeune enfance.

Un autre exemple de cette forme vive et sautillante, qui était propre à Belleau, se rencontre dans son *Ode sur l'inutilité de la richesse*, dont voici deux strophes :

Mais las ! puisque la vie
 A tous vivants ravie
 Ne se peut racheter,
 Pour marchander

Que me sert tant de plaintes,
 Tant de larmes contraintes
 Et sanglots ennuyeux
 Poussés aux cieux ?

Après avoir passé une vie calme et heureuse dans la maison de Charles de Lorraine, marquis d'Elbeuf, dont il fut le secrétaire, et qui lui confia l'éducation de son fils, Rémy Belleau mourut à peine âgé de cinquante ans, estimé et chéri de

tous ses amis. Ses funérailles furent belles autant qu'il eût pu le souhaiter : ses amis voulurent le porter sur leurs épaules, et ceux qui furent heureux d'avoir cet honneur s'appelaient Ronsard, Desportes, Baïf et Amadis Jamyn.

DAURAT

(1510-1588)



'EST à titre de vieux maître et par reconnaissance que Daurat fut admis à faire partie de la Pléiade. Il n'y avait aucun titre comme poète, et surtout comme poète français. Mais il exerça sur la docte troupe des jeunes poètes de la Renaissance, particulière-

ment sur ses élèves et amis Baïf, Ronsard et Belleau, une grande influence, et contribua plus que personne à leur inspirer cet amour fanatique de l'antiquité qui devait les pousser à la réforme littéraire. On honorait en lui le professeur plus que le poète, bien qu'il eût composé, rapporte Du Verdier, plus de cinquante mille vers grecs et latins. Il fit aussi des vers français, et en grand nombre, mais ceux-là surtout témoignaient de son habileté plus que de son inspiration.

Daurat, cependant, a pu croire de bonne foi qu'il méritait le surnom de *Pindare moderne*, que ses contemporains lui avaient décerné, car il vécut entouré du respect, de l'admiration de tous, comme des faveurs de la cour. Charles IX lui donna le titre de poète royal, et Ronsard ne lui ménageait pas les éloges, comme vous l'allez voir par ce passage où le goût est quelque peu sacrifié à l'enthousiasme :

Je ferais grande injure à mes vers et à moi
Si, en parlant de l'or, je ne parlais de toi,

Qui as le nom doré, mon Dorat ; car cette hymne
De qui les vers sont d'or, d'un autre homme n'est digne
Que de toi, dont le nom, la muse et le parler
Semblent l'or que ton fleuve, Orence, fait couler.

Le maître rendait avec usure les éloges qu'il recevait de ses élèves. De quelque côté qu'on se tourne, dans ce milieu de contemplation mutuelle, les encensoirs ne cessent de fumer. Presque tous les livres de poésie de ce temps-là avaient, pour estampille laudative, un distique grec de Daurat.

Comme savant et comme critique, Daurat occupe, dans l'histoire de notre littérature, une place méritée. Après avoir fait de bonnes études au collège de Limoges, il vint à Paris, où il enseigna les lettres grecques et latines à plusieurs jeunes gens de nobles familles. Il devint ensuite précepteur des pages de François Ier, puis directeur du collège de Coqueret, où se groupèrent autour de lui ses fameux élèves, et, enfin, professeur au Collège royal.

Ce qui ne manquera pas de vous causer une certaine surprise, mesdemoiselles, c'est que notre érudit épousa, en secondes noces, dans la soixantedix-neuvième année de son âge, une jeune servante qui avait soixante ans de moins que lui. Il appelait cela une licence poétique. Daurat n'était pas un savant morose : il était enjoué, il aimait le monde et la dépense. A aucune époque de sa vie, il ne fut ni un sauvage, ni un reclus, ni même un homme sagement économe ; il recevait beaucoup d'argent, il en dépensait plus encore. Si l'imagination est souvent compagne du désordre, sous ce rapport, Daurat était poète.

JODELLE

(1532-1573)



TIENNE JODELLE doit sa réputation et la place qu'il est venu prendre dans la Pléiade à ses pièces de théâtre ; il était le dramaturge de la troupe. C'est à lui qu'est due la révolution littéraire qui transforma le théâtre, au xvi^e siècle, en remplaçant les mystères et les moralités des Confrères de la Passion par de véritables comédies et tragédies. *Cléopâtre captive* fut représentée devant le roi Henri II, en 1552. Les moyens

d'exécution manquaient, car les Confrères de la Passion et les Basochiens, alors en possession des spectacles privilégiés, n'étaient pas d'humeur à favoriser la représentation d'un genre de pièces qu'ils sentaient appelées à renverser leurs tréteaux. Aussi, les acteurs durent-ils être improvisés : ce furent Jean de La Péruze, Rémy Belleau, et quelques autres qui jouèrent les principaux personnages, et ce fut Jodelle lui-même, très jeune alors et d'une figure agréable, qui se chargea du rôle de la reine d'Égypte.

Le succès fut considérable ; il valut à son auteur cinq cents écus de la part du roi, et l'hommage

d'un bouc, chargé de fleurs et de lierre, à la manière antique, de la part des amis de la Pléiade. On ne poussa pas jusqu'au bout la plaisanterie païenne : le bouc vint dans la salle où l'on fêtait Jodelle, non pour être sacrifié, mais pour servir, comme l'a dit Ronsard dans un poème de circonstance, « d'une longue risée ».

La tragédie de Jodelle ne méritait ni le bouc, ni les libéralités du roi, ni même les vers de Ronsard. L'invention, les caractères, les situations, la passion, le sentiment, la couleur, tout y faisait défaut. C'était de l'imitation servile, une contrefaçon des formes grecques, sans style comme sans vigueur. Ronsard, dans son enthousiasme, avait mis Jodelle au-dessus de Sophocle, mais, plus tard, il s'en repentait. Quand ce même Jodelle fut mort, Ronsard regretta que, dans l'intérêt de sa mémoire, ses ouvrages n'eussent pas été jetés au feu. C'était, avec trop de sévérité peut-être, revenir de bien loin.

Outre une comédie, *Eugène ou la Rencontre*, Jodelle fit une autre tragédie, *Didon se sacrifiant*, qui ne vaut ni plus ni moins que la première. Le seul mérite de ces pièces, si c'en est un, était d'avoir été écrites en quelques jours : dix matinées pour chaque tragédie et quatre pour la comédie. Si la facilité tenait lieu de talent, Jodelle serait un grand écrivain. Son excuse était d'avoir vingt ans.

Trois ans auparavant, il avait composé des sonnets et des odes ; il se trouvait déjà en vue, par conséquent, lorsque la Pléiade se forma, et il s'associa avec ardeur à l'entreprise de rénovation. Ses succès au théâtre lui ayant valu les faveurs de Henri II, il fut chargé de tous les divertissements royaux où la poésie intervenait. Les inscriptions, les devises, les mascarades, les épithalames étaient de son ressort, et, pendant longtemps, il ne s'occupait pas d'autre chose. Il avait une telle souplesse, une telle activité d'esprit qu'il était toujours prêt

à tout. Pour les fêtes de la cour, il était à la fois poète, peintre, architecte, machiniste. Il inventait et dirigeait la mise en scène en même temps qu'il composait les dialogues. Il nous a laissé lui-même un témoignage de ses diverses aptitudes :

Je dessine, je taille, et charpente et massonne ;
Je brode, je pourtray, je coupe, je façonne ;
Je cizèle, je grave, émaillant et dorant ;
Je tapisse, j'assieds, je festonne et décors ;
Je musique, je sonne et poétise encore.

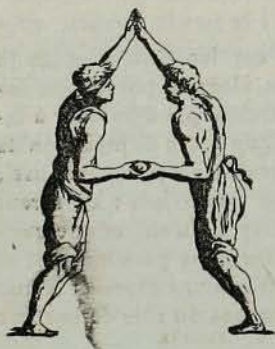
On le voit, la poésie ne semble venir, après tant d'industries, que par-dessus le marché. Elle aurait dû être tout pour celui qui lui devait sa réputation ; mais il ne la prit jamais au sérieux.

Ce rôle d'impresario ne contribua pas plus au bonheur de Jodelle qu'à sa gloire. Lorsque la ville de Paris donna une fête au roi et au duc de Guise, le 17 février 1558, Jodelle promit de tout exécuter en quatre jours, vers, musique, architecture et le reste ; mais il ne vint à bout de rien. Il fut l'objet de la moquerie des courtisans, et la disgrâce royale s'ensuivit. Cette chute fut, pour Jodelle, une source d'amertumes ; et, malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à se relever de ce *désastre*, pour me servir de son expression.

A la mort de Henri II, il se fit le champion de Catherine de Médicis ; il écrivit pour elle des sonnets politiques dont quelques-uns ne sont pas sans valeur ; on a même prétendu qu'il se laissa commander par Charles IX un poème apologétique de la Saint-Barthélemy ; mais rien ne devait plus le sortir de la misère et de l'obscurité dans lesquelles il termina sa vie. Des contemporains lui ont reproché son inconduite, son ivrognerie, et nous le montrent, triste et découragé, mourant à l'Hôtel-Dieu. On lit dans le *Journal de l'Estoile* : « Le proverbe qui dit : « Telle vie, telle fin », fut vérifié dans Étienne Jodelle, poète parisien, qui mourut ceste année, à Paris, comme il avoit vécu. »

PONTUS DE THIARD

(1521-1605)



tait un volontaire aguerri.

Deux ans avant que Ronsard et Du Bellay

lors que Ronsard en était seulement à organiser sa brigade poétique, Pontus de Thiard était déjà à l'avant-garde de la légion des poètes de la Renaissance. Aussi, fut-il admis dans la Pléiade avec acclamation. Ce n'était pas un conscript qu'on accueillait, c'é-

eussent rien produit, Pontus avait déjà composé ses *Erreurs amoureuses*. C'étaient à plusieurs points de vue des erreurs de jeunesse. Mais ce qu'il faut chercher en Pontus (la poésie ne fut pour lui qu'un passe-temps), c'est le mathématicien et aussi le théologien, car il était entré dans les ordres. Pontus de Thiard était un lettré, un savant qui rima parce qu'au xvi^e siècle tout le monde rimait. « Jamais, dit Pasquier, on ne vit en France telle foison de poètes. »

Malgré ce qu'a dit Ronsard, ce ne fut pas Pontus qui introduisit le sonnet en France : Du Bellay l'avait précédé, dans ce genre, de deux ou trois ans. Ce ne fut pas lui non plus qui donna les meil-

leurs exemples. Un tout autre honneur, du reste, lui appartient; il n'a pas obéi à ce goût de frivolité, de galanterie qui exerça une influence si funeste sur la littérature de l'époque. Il s'est élevé au-dessus de la plupart de ses contemporains par la noblesse et la pureté des sentiments, par la haute idée qu'il a conçue de la poésie, à laquelle il assigne une mission civilisatrice et morale dans la société.

Pontus de Thiard avait des connaissances très variées. Comme artiste, il guida Jean Goujon, Cousin et Philibert Delorme dans la décoration du château d'Anet, et travailla beaucoup à l'avancement de la musique en France; comme philosophe, il combattit les erreurs de l'astrologie judiciaire, et proclama, contre Bodin, l'égalité de l'homme et de la femme.

Henri III le nomma son aumônier ordinaire, et lui donna l'évêché de Châlons. Aux États de Blois, où il fut député en 1588, « il se roidit seul pour le service du roy », dit Pasquier, et, de retour dans son diocèse, qu'il trouva en proie à toutes les fureurs de la Ligue, il s'y montra l'apôtre de la tolérance et l'adversaire du fanatisme.

Je ne vous ferai pas l'énumération des ouvrages de Pontus de Thiard, qui, je vous l'ai dit, s'occupe surtout de science et de théologie; mais puisqu'il figure ici comme membre de la Pléiade, je vous dois un échantillon de ses poésies :

AU SOMMEIL

Père du doux repos, Sommeil, père du Songe,
Maintenant que la nuit, d'une grande ombre obscure,
Faict à cest air serain humide couverture,
Viens, Sommeil désiré, et dans mes yeux te plonge.

Ton absence, Sommeil, languissamment allonge
Et me faict plus sentir la peine que j'endure.
Viens, Sommeil, l'assoupir et la rendre moins dure,
Viens abuser mon mal de quelque doux mensonge.

Jà le muet Silence un escadron conduit
De fantomes ballans dessous l'aveugle nuit;
Tu me desdaignes seul qui te suis tant devot!

Viens, Sommeil désiré, m'environner la teste,
Car d'un vœu nom menteur un bouquet je t'appreste
De ta chere morelle et de ton cher pavot.

Parvenu à l'âge de quatre-vingt-quatre ans,
Pontus de Thiard termina une belle et honorable

carrière au milieu de ses chers livres, ses vieux et fidèles amis, dans son château de Bragny-sur-Saône où il s'était retiré. Il avait porté le deuil des cinq Valois-Angoulême : François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX et Henri III; il était le dernier survivant des sept poètes de la Pléiade, lui le premier débutant, et il vit mourir successivement tous les combattants de la Renaissance : Pasquier seul lui survécut.

* * *

Dans ce xvii^e siècle, au commencement duquel disparut la dernière figure du groupe poétique qui a laissé une trace lumineuse dans notre histoire littéraire, il y eut une autre tentative de pléiade, mais les poètes qui la composèrent ne brillèrent pas d'un bien vif éclat. Leur mérite consistait surtout à exceller dans la versification latine; ils s'appelaient Rapin, La Rue, Commire, Dupérier, Santeul, Petit et Ménage.

Il y eut aussi deux pléiades dans le collège de la Gaie Science de Toulouse : une au xiv^e siècle, trop lointaine pour qu'on s'y arrête, et une autre au xvi^e siècle, composée de sept jeunes femmes qui cultivaient avec succès la poésie. Je ne puis mieux terminer qu'en vous donnant leurs noms : Catherine Fontaine, Bernarde Deupie, Claude Ligonne, Audiette Peschaira, Esclarmonde Spinète, Johane Perle et Françoise Marrie. Lorsque cette dernière mourut, elle fut remplacée par Paule de Viguier, connue dans l'histoire sous le nom de *la Belle Paule*. Bien qu'elle dût sa réputation à sa rare beauté, Paule de Viguier avait beaucoup d'esprit, et l'on a conservé d'elle ce dizain sur la mort de son fils :

Le tendre corps de mon fils moult chéri
Gist maintenant dessous la froide lame;
Aux lieux très clairs doit triompher son ame,
Car en vertu toujours il fut nourri.
Las ! j'ai perdu ce beau rosier fleuri,
De mes vieux ans l'orgueil et l'espérance.
La seule mort peut donner allégeance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtri.
Ors, adieu donc, mon enfant moult chéri,
De toi mon cœur gardera souvenance !

CHARLES ROZAN





BIBLIOGRAPHIE



Il y a deux ans, je recommandais à mes lectrices le premier volume de la belle *Vie de Montalembert*, par le P. LECANUET : *La Jeunesse*. Le second : *La Liberté d'Enseignement* (1), vient de paraître. Le sujet est plus austère, mais singulièrement passionnant : cette carrière de grand orateur combattant pour toutes les nobles causes, champion de la foi et de la vraie liberté. C'est en même temps l'histoire de vingt années de ce siècle où passent les plus nobles figures contemporaines, où se débattent les questions religieuses les plus importantes. Je ne sais si ce très beau livre est trop grave pour les jeunes filles d'aujourd'hui, mais parmi celles de nos abonnées, qui me demandent des lectures instructives et sérieuses, beaucoup me remercieront assurément de le leur avoir indiqué.

Il en sera de même de celui-ci : *La persécution des Catholiques en Angleterre sous Charles II*, par la comtesse DE COURSON (2), travail remarquable sur des documents nouveaux, drame qui est de l'histoire, l'histoire d'un complot imaginaire dont la haine se servit pour faire périr des gens de tous rangs, des laïques et des prêtres, des femmes, aussi courageuses que les hommes, tous protestant de leur fidélité à leur roi, en même temps que de leur inflexible fidélité à Dieu. Livre de larmes et d'héroïsme, fortifiant pour l'âme, et d'un intérêt poignant.

Deux volumes : *Marie-Antoinette dauphine* (3), *La reine Marie-Antoinette*, par P. DE NOLHAC (4), conservateur du musée de Versailles, rétablissent dans tous ses détails l'existence de l'infortunée souveraine pendant les années heureuses. Le cadre n'a pas changé ; c'est un plaisir de s'y promener avec un guide aussi aimable, évoquant les fantaisies de ce brillant passé, dont le souvenir devient tragique quand on songe à son lendemain.

A propos de ce dernier ouvrage, je voudrais insister une fois de plus sur ce point que des âges différents veulent des lectures différentes. Des livres conviennent à une jeune fille de vingt-cinq ans, qui ne sauraient être lus à dix-huit. Ces articles seraient incomplets s'ils se bornaient à mentionner ce qui peut être mis entre les mains de tout le monde sans distinction. C'est pourquoi je m'efforce de bien préciser le caractère de chaque volume, afin que personne, en me lisant attentivement, ne puisse s'y tromper.

(1) Poussielgue, rue Cassette ; ch. : 5 fr.

(2) Firmin-Didot, rue Jacob : 3 fr. 50.

(3, 4) Calmann-Lévy, rue Auber : 3 fr. 50.

Ainsi *Dernière Cartouche*, de M. FLORAN (1), ce roman si irréprochable de pensée et de forme, ne s'adresse qu'aux aînées de nos lectrices ; l'auteur y a abordé, avec toute la réserve voulue, ce sérieux problème ; une mère peut-elle confier le bonheur de sa fille à un homme dont la jeunesse n'a été que folies ? L'héroïne de Mary Floran est exquise et courageuse, le héros intéressant malgré ses torts, une vieille tante délicieuse ajoute son charme à cet ouvrage d'une réelle valeur.

Voici maintenant, à l'intention de nos plus jeunes abonnées, une série de charmants livres qui intéresseront tous les âges : *Les faiblesses de Pic*, par ROGER DOMBRE (2), plaisante odyssée d'un très jeune avocat, en tournée de famille, successivement épris de ses dix ou douze cousines et, faute de pouvoir choisir, renonçant au mariage... provisoirement. Livre gai, s'il en fut, comme l'est aussi le *Roman de Germaine*, par P. BONHOMME (3), bien que l'héroïne peu respectueuse de l'autorité, représentée par une institutrice ridicule, ne soit pas un exemple à proposer. *Spolié*, par la baronne STAFFE (4), dans la même jolie collection, contient trois longues nouvelles également délicates, entre lesquelles nous préférons l'*Etape*. *Le château de Bronne*, par B. DE BUXY (5), est une dramatique histoire, contée avec le talent spécial de l'auteur, qui peint, plus grand que nature, le mal comme le bien ; cette Miriam, égarée au milieu d'une orgueilleuse famille, gagnée par la haine, puis transformée et devenant un instrument de régénération, est une de ses meilleures créations. Je me reprocherais de déflorer, même par une brève analyse, *Un secret de famille*, par M. MARYAN (6), nom qui se recommande à lui seul à toutes nos lectrices ; ce livre vaut tous ceux qu'elles connaissent et les charmera de même. Ajoutons que *Pierre de Touche*, publié par nous l'année dernière, vient de paraître sous ce titre : *Marcia de Laubly* (7).

Qu'il me soit permis en terminant de dire à celles qui ont pris quelque plaisir aux études publiées par moi à différentes époques dans ce journal, qu'elles les trouveront rassemblées en un volume : *Femmes d'autrefois* (8), avec plusieurs inédites, une entre autres sur M^{me} Swetchine.

A. CHEVALIER.

(1) Calmann-Lévy : 3 fr. 50.

(2) Hebert, 3, rue des Saints-Pères : 3 fr. 50.

(3, 4) Havard, 27, rue Richelieu : ch. 2 fr.

(5, 6) Bibliothèque des mères de famille, Firmin-Didot, 37, rue Jacob ; ch., 2 fr. 50.

(7) Dans nos bureaux : 3 fr. 50. (Voir *Bibliothèque de ma fille* aux annonces).

(8) Mame, édit., chez Bourguet-Calas, rue Saint-Sulpice, 80, illustré : 2 fr. 50.



LA PART DU RÊVE

SUITE

VII



H ! mon Dieu, Mademoiselle est malade ?

Huguette, à demi-soulevée sur son oreiller, trempait sans appétit une tartine beurrée dans son chocolat. La femme de chambre, arrêtée devant elle, regardait avec inquiétude les traits tirés, les yeux battus de la jeune fille.

— J'ai la migraine, dit Huguette.

— Il fait une si jolie matinée ! Mademoiselle devrait sortir un peu, l'air lui ferait du bien.

Huguette ne répondit pas. Elle regardait par la fenêtre grande ouverte l'horizon ensoleillé. On entendait la voix de M^{me} Genève affaîree déjà après ses jardiniers. Une branche de rosier avançait devant la fenêtre ; un chardonneret s'y posa et se mit à chanter. Des hirondelles coupaient le ciel d'un vol rapide, des cris de martinets déchiraient l'air. Huguette les voyait passer, monter haut dans le bleu, s'y perdre. Mélancoliquement, elle se dit qu'elle aussi avait voulu voler dans le bleu, cherchant, comme tant d'autres, un peu de bonheur idéal... Et ceux-là même qui l'aimaient le mieux lui gâtaient son bonheur, le lui rendaient impossible.

Combien de temps, la veille au soir, était-elle restée à pleurer devant les étoiles impassibles, elle n'eût pu le dire. Elle s'était couchée brisée, avait dormi d'un lourd sommeil sans rêves, et, maintenant, il lui semblait qu'un étau lui serrait les tempes, ses paupières brûlaient.

Elle se leva pourtant. Sa toilette achevée, ne sachant que faire d'elle-même, souffrant trop de la tête pour essayer de se distraire par un travail quelconque, elle mit son grand chapeau de jardin, celui-là même qu'elle portait le jour de sa première rencontre avec Pierre. Le courage lui manqua pour aller à la recherche de sa tante ou de son oncle. Elle se sentait d'humeur injuste, prête à s'en prendre à tous du malaise moral dont elle souffrait.

Rapidement, afin de n'être pas arrêtée, elle sortit du parc. Elle traversa la vieille avenue, revit le banc de la veille, l'arbre contre lequel Pierre

Laurent avait appuyé sa bicyclette... La tentation lui vint de s'asseoir à la même place, et là, de se raisonner, de chercher quelle chimère la faisait souffrir. Elle n'osa pas, déjà plus attristée de se retrouver là. Elle pressa le pas et prit un chemin de traverse, un étroit chemin bordé de haies très hautes, où, de place en place, des noyers penchés, des châtaigniers rabougris, faisaient des taches d'ombre.

Elle marchait sans but, pour secouer ses pensées et dissiper sa migraine douloureuse.

Les haies tout à coup cessèrent. Le sentier, plus étroit encore, zigzaguait à travers champs.

Huguette marchait maintenant entre des maïs aux tiges raides, à demi-séchées, au sommet desquelles les longues feuilles, liées en paquet, achevaient de jaunir, et des chaumes roux, fraîchement moissonnés, où des cailles chantaient.

Peu à peu, la calme beauté de ce matin apaisa la jeune fille. Elle oublia un peu ses griefs contre la vie et se laissa aller à admirer ce qu'elle appelait des « coins de tableaux ». C'était, entre des arbres touffus, la blancheur d'une ferme au toit de briques, un clocher entrevu, l'angle d'un champ, une cabane délabrée où des vignes folles grimpaient, l'enveloppant déjà d'un manteau diapré d'or et de pourpre ; c'était des enfants pieds nus, gardant des vaches blondes et, sur tout, la magie du soleil, la clarté ambiante des beaux jours d'été.

Huguette longea des prairies où le regain montait, sentant bon la sève, des luzernes mauves au-dessus desquelles des papillons jaunes et blancs se poursuivaient.

Comme Huguette passait près d'un champ de maïs, elle entendit froisser des tiges ; un chien les écartait en courant. Il déboucha sur le sentier, s'arrêta devant la jeune fille, agita sa courte queue, regardant Huguette d'un air de connaissance, et s'aplatit dans l'herbe fraîche. C'était un petit braque blanc et brun, à tête carrée. Huguette le reconnut :

— Nemrod ! appela-t-elle, est-ce bien toi ? Comment es-tu en liberté ?

Nemrod secoua ses oreilles, semblant dire : « Je ne comprends rien moi-même à ce qui m'arrive ! » Il paraissait très las, sur son cou et ses reins se formaient par places des bourrelets de chair. Il tirait piteusement une langue rose emperlée de sueur.

— Nemrod, reprit Huguette, qu'est-ce que tu fais ? de l'exercice pour maigrir ? tu en aurais besoin, mon pauvre ami !

Il eut encore le même frémissement d'oreilles. Sans doute voulait-il répondre : « Je me trouve bien comme je suis. » Huguette s'agenouilla près de lui et le caressa.

Soudain un coup de sifflet lointain déchira l'air. Nemrod leva la tête d'un air inquiet, fit mine de se redresser tout à fait et, finalement, se laissa retomber en une pose nonchalante. Huguette continuait son monologue :

— C'est toi qu'on siffle ? Qui te siffle ? Ton maître chasse maintenant ? pour maigrir aussi, peut-être ?

Nemrod poussa un soupir. La vie lui semblait difficile. Huguette se mit à rire. Sa tristesse de plus en plus s'apaisait. Elle ne savait d'où lui venait cet apaisement et ne songeait point, d'ailleurs, à se le demander, cédant à l'impression nouvelle sans la raisonner.

Ce matin encore tout ce qui touchait au Castel-Rose lui causait une sorte de répulsion haineuse. La pensée de voir non pas seulement Pierre Laurent, mais les Gérard lui était insupportable.

Et voilà que, retrouvant sur sa route le chien de M. Gérard, elle s'arrêtait à le caresser, risquant ainsi de se laisser rejoindre par un habitant de Castel-Rose. Car quelle apparence que Nemrod, le pauvre vieux chien obèse, chassât pour son plaisir ?

M. Gérard chassait quelquefois, rarement, sans plus de feu sacré que son gros chien. Était-ce lui qui venait, sifflant toujours d'un bref sifflet impatient ? Huguette ne le crut pas, et celui qui venait, écartant le maïs à grand bruit de feuilles froissées, était loin encore que la jeune fille *savait* qui allait paraître et lui parler.

Elle le savait et ne s'enfuit pas. Elle le savait, et voilà que la pensée de revoir M. Laurent ne lui causa plus ni colère ni répulsion. Et lorsqu'elle entendit, tout près d'elle, une exclamation de joyeuse surprise, elle répondit un : « Mais oui, c'est moi ! » où ne restait plus trace de rancune.

Elle s'était assise dans l'herbe, son chapeau jeté à terre, la tête de Nemrod sur les genoux. Les tiges mouvantes du maïs faisaient courir sur elle des jeux d'ombre et de lumière.

M. Laurent était debout, appuyé sur son fusil.

— Vous chassiez ? demanda-t-elle.

— On ne m'y prendra plus ! M. Gérard m'a tellement affirmé que son affreux roquet était étonnant sur la caille, malgré sa pléthore ! C'est honteux, un chien gras comme ça !

— C'est le régime de Castel-Rose...

— Miséricorde ! si je savais ça, je me sauverais bien vite. Enfin, j'ai tenté l'aventure... Très spéciale, la façon de chasser de Nemrod !

— Comment cela ?

— Nous entrons dans un champ. Nemrod, d'un

coup d'œil, en fait le tour et voit tout de suite par où je sortirai, il en a l'instinct. Alors, vite, il traverse en droite ligne, choisit une place aussi à l'ombre que possible, s'y couche et attend patiemment que j'aie battu le champ en tous sens.

— Eh bien ! il n'est pas déjà si bête !

— Justement. Et il a l'air de trouver que c'est moi qui le suis. Il me regarde m'essouffler à marcher au soleil. S'il pouvait parler, il s'écrierait certainement : « Quel animal ! se donner chaud au lieu de rester à Castel-Rose, à l'ombre des haricots rouges, où l'on est si bien ! »

Huguette riait.

— Vous n'avez rien tué alors ?

— Pardon, j'ai marché sur deux cailles qui ont bien voulu se lever. Je les ai tirées... les voilà !

Il sortit triomphalement de son carnier deux cailles qu'il tendit à Huguette.

— Voulez-vous me permettre de vous les offrir ?

— Mais...

— Je vous en prie ! Je me refuse d'ailleurs à les rapporter à Castel-Rose. Nemrod mangerait les os et ça serait par trop injuste... Mais cela vous ennuie de vous en charger ?

— Non... merci, je vais les prendre, puisque vous y tenez.

Elle se leva lentement et remit avec un soupir son grand chapeau.

— J'ai horriblement mal à la tête, expliqua-t-elle.

— C'est vrai, vous êtes pâle. Depuis quand souffrez-vous donc ?

Sa voix était caressante, Huguette s'en attendrit.

— Je me suis éveillée avec la migraine.

— Vous étiez si en train hier !

— Oh ! hier ! fit-elle.

Elle revêcut la soirée de combat, ses yeux s'attristèrent. Il s'en aperçut et sa voix se fit plus chaude et plus douce.

— Voyons, il y a autre chose qu'un mal de tête... Vous avez une peine ou un ennui... Me croirez-vous si je vous dis que je regrette infiniment d'être pour vous un ami de si fraîche date, n'ayant encore aucun droit à votre confiance ?

Huguette leva sur Pierre ses yeux lourds de larmes, tout son chagrin lui revenait avec l'impression très nette que cet étranger prenait de force dans sa vie une place que nul autre avant lui n'avait occupée. Pourquoi ? Comment ? Elle ne pouvait croire que ce fût seulement, ainsi que pour la Roxane de Cyrano,

... à cause

De sa moustache blonde...

Non. Il devait y avoir une raison cachée, une raison indépendante de sa volonté et contre laquelle elle serait peut-être impuissante à réagir. Elle sentait la sympathie de Pierre l'envelopper, sa voix la remuait toute, alors que jamais, jusqu'ici, nulle voix ne l'avait troublée. Pourquoi ne

pas se laisser aller au charme ressenti ? Pourquoi lutter, non contre lui, mais contre elle-même ?

« — Tu le trouves charmant ? oh ! tant mieux ! »

Le cri de triomphe de M^{me} Gènevron résonna soudain à la mémoire d'Huguette. Cet attrait qui l'entraînait vers Pierre, on le désirait, on l'aiderait, on la pousserait vers lui... Encore une fois la persécution recommencerait... son rêve serait brisé avant qu'elle n'eût le temps de le goûter. Que sa tante fût ou non renseignée sur M. Laurent, Huguette l'ignorait, et, à cause de cela, s'indignait de l'empressement que mettait M^{me} Gènevron à le lui faire apprécier.

Ce mariage d'amour, si longtemps cru impossible, il était là peut-être, tout proche ; elle n'avait qu'à laisser faire la Providence. Mais on voulait l'aider, lui forcer la main. Eh ! bien, non. Il valait mieux s'arrêter dès le seuil du roman, refuser de tourner les pages d'un livre que, comme tous les autres, sa tante avait préparé pour elle, dont les feuillets étaient coupés. « — Tu peux lire cela ! » Elle ne voulait plus.

D'ailleurs, que savait-elle de lui, de ses goûts, de son moral, de son esprit ? Il était élégant, joli garçon, très homme du monde... et puis, après ? Quelles belles garanties de bonheur ! Et Huguette se raillait, se jugeait imprudente et folle.

Un silence passa sur eux.

Ils revenaient vers Val-Fleuri. Pierre regardait Huguette à la dérobée. Ses joues pâlies, ses lèvres tremblantes l'émurent comme un chagrin d'enfant. Il reprit de sa même voix caressante :

— Pourquoi ne me dites-vous rien ? Vous ne voulez pas me confier ce qui vous peine ? dites... vous ne voulez pas ?

Huguette secoua la tête : que pouvait-elle avouer ? C'était trop déjà qu'il eût vu son trouble. Mais, quoi qu'elle fit pour se raisonner, elle sentait s'affirmer entre eux la sympathie tout de suite ressentie. Elle aurait beau faire, ce n'était plus pour elle un étranger, ce Pierre Laurent dont elle ne savait rien, rien que le nom !

Comme s'il avait lu en elle, Pierre dit tout à coup :

— Je désire que vous sachiez que je ne tombe pas de la lune... Je suis orphelin comme vous et j'ai, comme vous encore, un oncle qui m'a élevé. Il était général — il a sa retraite — et, pour son agrément, passe les mois d'été à pérégriner dans l'Est.

— C'est pendant ses pérégrinations que vous êtes ici ?

— Oui.

— Comment se fait-il qu'ayant un oncle général vous ne soyez pas entré à l'armée ?

— J'y suis... j'y ai été, veux-je dire.

— Vous avez été militaire ? s'écria-t-elle, très intéressée.

— Dans la cavalerie, oui, mademoiselle, dans les hussards.

— Dans les hussards ! Et vous avez donné votre démission ! mais c'est horrible !

Pierre Laurent sourit.

— Feriez-vous aux hussards, mademoiselle, l'honneur de votre sympathie ?

— Les hussards, les dragons, les cuirassiers, l'artillerie et les petits pioupious qu'on voit défiler à pied, gris de poussière... j'aime tout ce qui est l'armée ! s'écria Huguette avec chaleur.

Sa tristesse fuyait, fuyait à tire d'ailes. Pierre Laurent salua.

— Au nom de l'armée, mademoiselle, je vous remercie !

— L'armée ! reprit Huguette, très animée, mais il n'y a que ça !

— A la bonne heure !

— Et vous avez donné votre démission ! Que c'est mal !

— Je pourrai reprendre du service... plus tard.

— On le peut ? Je ne croyais pas... Mais pourquoi avez-vous quitté l'armée ? Ce n'est pas, je pense, pour le plaisir de venir en villégiature chez les Gérard ?

— Mais si, précisément.

— Oh ! ça... vous plaisantez ?

— Jamais de la vie ! Je suis toujours sérieux... Mais voici l'entrée de Val-Fleuri, je vais vous remettre mon gibier, et Nemrod et moi allons reprendre le chemin de Castel-Rose.

— Non, il faut entrer.

— En costume de chasse ? je n'ose pas...

— Venez tout de même, à la campagne on ne fait pas de cérémonie. D'ailleurs, j'aperçois là-bas oncle Jean qui lit son journal à l'ombre, c'est du renfort pour moi.

Elle mit ses mains en porte-voix, et appela :

— Oh ! hé ! oncle Jean ! Oh ! hé ! ho !

M. Gènevron abaissa son journal, et chercha des yeux sa nièce :

— Oncle Jean, cria-t-elle de nouveau, par ici !

Docilement, M. Gènevron se leva, son journal à la main.

— Ne dérangez pas M. Gènevron, mademoiselle, je vais aller le saluer, puisque vous y tenez.

L'oncle Jean apercevait enfin la robe claire de sa nièce au fin bout de l'avenue. Il s'avança au-devant d'elle, et une surprise extrême se peignit sur son visage quand il reconnut Pierre Laurent.

— Oncle Jean, je vous amène M. Laurent. Je l'ai rencontré chassant avec Nemrod, ou plutôt malgré Nemrod.

— Je suis confus, monsieur, de me présenter en chasseur... et à cette heure indue...

— Une heure indue ! protesta M. Gènevron mais il est onze heures passées, et à la campagne, c'est une heure très convenable... et c'est d'ailleurs tout aimable à vous de ne pas faire de cérémonie.

— Là, interrompit Huguette, que vous disais-je, monsieur Laurent ?

L'oncle Jean regarda pensivement sa nièce. Il lui trouvait l'accent un peu familier et se disait que les rencontres fortuites devenaient un peu bien fréquentes entre elle et le voisin. Cependant, quand le chasseur offrit de nouveau des cailles, il insista pour qu'il restât à les manger avec eux. M. Laurent fit une noble défense et, sans doute, M. Gènevron eût pris son parti de sa défaite si Mme Gènevron ne fût arrivée à son tour juste à point pour emporter la situation.

Tante Adèle descendait de sa chambre après ce qu'elle appelait le « second cran » de sa toilette : la blouse mauve remplaçait le peignoir, et une coiffure un peu plus savante, le sommaire chignon du matin.

— Ne dites pas non, vous nous restez. Huguette, va dire qu'on mette un couvert, et emporte les cailles, dépêche-toi.

Et Huguette se dépêcha.

— Arnaud, un couvert de plus pour M. Laurent, et qu'on fasse cuire ces cailles, n'est-ce pas ?

— Bien, mademoiselle. Le courrier de mademoiselle est sur la table au salon.

— Merci.

Le « courrier de mademoiselle » se composait d'un catalogue de « maison de nouveautés » et d'une lettre de Denise. Huguette la prit et s'assit pour la lire sur la terrasse :

« Ma chère petite, disait Denise, il faut avouer que le monde va bien de travers ! Tu embrasses le célibat par dépit, alors que tu pourrais te marier avec un garçon charmant. Que dis-je ! tu as le choix entre dix, vingt, trente garçons charmants, la crème des maris, que ton excellent tante prend le soin de te trier entre mille, mais qui ont le tort de n'être pas plusieurs fois millionnaires. Car je suppose que seul un Crésus ne te paraîtrait pas intéressé en sollicitant ta blanche main trop pleine d'or... Encore, ne t'imagines pas que tu aies de quoi tenter un coureur de dot très assoiffé : une bouchée de pain, ma chère, ce que tu as, auprès des fortunes que je connais... Enfin, c'est convenu : de peur de n'être pas aimée pour toi-même, tu préfères qu'on ne t'aime pas du tout. A ta guise !

« Je disais donc que tu restes vieille fille volontairement, alors que d'autres le sont par nécessité !

« Ta lettre m'a bien amusée ! Tu m'envies ! Mais, ma bonne Huguette, le bonheur que je possède est facile à atteindre : donne ta fortune à une œuvre, fonde quelques prix de vertu, pour des rosières, par exemple. De cette façon, l'argent qui t'empêche de te marier en fera marier d'autres.

« Je te taquine, chérie ; c'est que, réellement, cela m'agace un peu de te voir si déraisonnable. Je comprendrais ta terreur si tu étais laide ou difforme, mais telle que tu es ! J'admets que

« M. X... se soit mis sur les rangs sans te connaître, seulement parce que ta position de fortune, ta famille, ton genre d'éducation — il a dû s'informer — lui conviennent. Te crois-tu incapable d'inspirer à ce X..., quand tu lui auras permis de te connaître, de la sympathie d'abord et quelque chose de plus ensuite ?... Tu es trop modeste.

« Pense-tu, ma pauvre amie, que n'avoir pas d'argent vous préserve de souffrir de la vilénie des humains ?

« Oyez, ma belle, et profitez. J'ai un album, un album précieux, que je garde en souvenir de tout ce que j'ai vu de... triste. Dans cet album, j'ai pris la peine de copier quelques douzaines de sonnets adressés à ta servante. Il y en a qui ne sont positivement pas trop mal tournés ; et, vraiment, il ne tiendra qu'à moi de m'imaginer, en relisant plus tard quelques-uns d'entre eux, que j'ai causé, par ma cruauté farouche, bien des désespoirs. Je pourrai me l'imaginer... à condition d'oublier la façon correcte et polie, dont ces poètes-cotillonneurs ont tourné bride dès qu'une âme charitable venait à les prévenir du danger. »

« Le dialogue suivant avait lieu un beau jour entre un ami prudent et le jeune homme « épris ; »
« *L'ami* : « — Mon cher, vous faites la cour à la petite Denise Lordont ; on le remarque, vous savez ? — *Le jeune homme* avec fatuité : Ah ? elle est gentille... m'a emballé en plein. — *L'ami* : Alors, vous épousez ? Mes compliments ! belle action !... pas le sou, vous savez ? — *Le jeune homme* désappointé : Pas possible ! Mais c'est très bien chez eux ? — *L'ami* : Un peu d'argent à la mère... et beaucoup de savoir-faire. — *L'amoureux*, plein d'une vertueuse indignation : Non ! eh bien ! vous savez, c'est dégoûtant de tromper les gens comme ça ! Si on me repince chez elle !... Et on ne l'y repinçait pas.

« Oyez encore. Ceci n'est pas une expérience personnelle. Mais si je n'en ai pas souffert, j'en ai profité : C'était au Bois, cet hiver. On patinait. Nous suivions tous avec intérêt, depuis des semaines, le flirt d'un jeune attaché d'ambassade avec une petite Suédoise jolie comme les amours, mais plus toute jeune — vingt-sept ou vingt-huit ans — je crois. Ils dessinaient tous deux sur la glace des courbes savantes. Elle se laissait entraîner, les yeux à demi-fermés... On sentait qu'elle l'eût suivie ainsi toute sa vie, sans craindre les abîmes ni le dégel. Ils s'arrêtèrent près de moi, un peu haletants. Ils parlaient très bas, et je m'amusais à regarder passer dans les yeux de la petite Suédoise, alors levés vers son ami, toutes sortes de choses heureuses. Mon Dieu ! qu'elle avait l'air confiant ! Juste, à ce moment, le jeune attaché d'ambassade (plus jeune qu'elle d'un an ou deux) éleva la voix — une voix vraiment sympathique et touchante

« de tristesse : « Quel dommage, disait-il, que vous n'ayez pas cinq ans de moins et cinq cent mille francs de plus ! Mais, voilà ! » Et un soupir accentua la phrase. Il disait, ce soupir, toute l'impossibilité du rêve que la petite Suédoise, malhabile à compter sans doute, avait eu l'imprudence de commencer. Je la regardai, m'attendant à la voir faire ce qu'à sa place j'aurais fait, sans souci de l'horrible esclandre : lancer à ce personnage le plus vigoureux soufflet qu'une femme eût jamais lancé... Oui, je sais, ça ne se fait pas ! C'est bon pour le peuple de prouver son mépris en satisfaisant sa colère. — La petite Suédoise le savait que « cela ne se faisait pas » ; peut-être aussi en avait-elle vu bien d'autres ! Elle ne broncha pas, elle baissa les yeux seulement et devint très pâle. Elle eut même le courage de dire, dans un petit rire nerveux : « Quel original vous faites ! » Et ils ont repris leurs S savants. Mais il m'a semblé qu'elle ne se laissait plus entraîner avec le même abandon : on venait de lui montrer l'abîme, et elle pressentait le dégel...

« Mon Huguette chérie, je m'aperçois que cette lettre, par laquelle je voulais te donner confiance dans la vie, a tourné court, et qu'elle n'est pas faite pour augmenter ta foi au désintéressement des hommes de nos jours. Bah ! ma chère, va de l'avant, qui ne risque rien n'a rien ! Avec l'aide de Dieu, on triomphe de bien des choses. Si tu tombes sur un mari médiocre, tu feras comme les camarades, tu tâcheras de t'en contenter. Et puis, il y a des compensations. Si tu as des fils, tu en feras d'honnêtes garçons, désintéressés, chevaleresques, que les Huguettes et les Denises futures pourront épouser sans trembler. Que veux-tu ! ce n'est pas toujours la faute aux jeunes gens, si l'honneur pour eux a changé de face... J'ai des amis d'enfance auxquels, depuis leur première communion — et même avant — leur mère disait sans honte : « Mes enfants, vous n'aimez pas le travail, vous avez peu de fortune, il faudra tâcher d'épouser quelqu'un de très riche, si vous voulez mener le train que vous prétendez mener. » Et les petits jeunes gens ont grandi dans cette idée ; ils s'en sont préoccupés bien plus que de leurs examens, qui leur semblaient moins utiles, et se sont entraînés à devenir excessivement chics et séduisants : le mariage riche est leur carrière !

« Mon Huguette, tu ne risques pas de tomber sur un de ceux-là ; les jeunes gens que ta tante te présente, on les connaît sans doute. Et puis, à la grâce de Dieu ! »

Huguette laissa glisser sur ses genoux la lettre de son amie. Une grande mélancolie l'envahissait. Ce n'était plus la tristesse égoïste dont elle était oppressée depuis la veille, mais bien une pitié profonde pour tous ceux qui souffraient de la lâcheté

humaine. Le monde est bien, bien vil, se disait-elle ! Et la silhouette de son amie passait devant ses yeux ; elle la revoyait si jolie, si délicate et fine sous son brouillard de cheveux dorés, d'esprit vif, primesautier, à la fois si profond et si sage ! Elle est plus sage que moi, se dit Huguette. Ce n'est pas elle qui se serait laissé charmer à première vue... le coup de foudre, tout bêtement ! Moi, moi, Huguette, dont oncle Jean vante l'équilibre moral... S'il savait, le pauvre oncle Jean !

Denise avait-elle réellement souffert de l'abandon de ses prétendants intéressés ? elle ne pouvait le croire. Pourtant sous le ton enjoué de sa lettre, Huguette devinait un peu d'amertume... Pauvre Denise ! quel dommage de ne rien pouvoir pour son bonheur !

Un groupe parut sur la pelouse, M^{me} Gènevron s'avancait majestueuse entre son mari et M. Laurent. Huguette oublia un peu Denise et se reprit à s'inquiéter d'elle-même. « Enfin, se dit-elle, impatiente, il faut pourtant savoir au juste ce que j'éprouve pour ce monsieur. L'autre jour, dans l'avenue, j'en perdais la tête ! c'est une folie. Je ne puis en trois jours m'être laissée charmer par lui. Il est bien... ça, c'est vrai, il est bien... J'ai du plaisir à le voir, parce qu'il est seul de son espèce dans notre trou... Mais, c'est ça ! fit-elle illuminée, c'est parce qu'il est seul ! oh ! ma pauvre petite, quelle cervelle d'oiseau ! et combien je me sens humiliée ! »

Le groupe se rapprochait. Pierre, levant les yeux, rencontra le regard d'Huguette et lui sourit. Celle-ci se répétait : « Parce qu'il est seul, parce qu'il est seul. »

Pierre Laurent montait le perron ; il demanda, la voix un peu railleuse :

— Vous lisiez, mademoiselle ; est-ce encore *Amiel* ?

— Non, fit-elle rageusement, et je ne veux plus le lire.

Il dit, soudain grave :

— Vous auriez tort, ses conseils sont bons.

Elle ne répondit rien, et ses joues s'empourprèrent. Voyait-il donc clair en elle ? Devinait-il qu'imprudemment elle avait approché trop vite le flambeau du germe naissant, et qu'à vouloir préciser un sentiment encore indéfini, elle en avait banni la douceur ?

Arnaud, par un solennel « Madame est servie », arracha Huguette à sa rêverie. Son oncle s'inclina cérémonieusement devant elle, le bras arrondi, et ils suivirent, dans la salle à manger, M^{me} Gènevron et Pierre Laurent.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)





REVANCHE!

SUITE



rop émue pour pouvoir parler, la jeune fille inclina la tête.

— Allons, dit le notaire, lui tendant de nouveau la main, je vous congédie, pensant qu'un peu de solitude vous sera douce. Vous recevrez un petit mot dès que j'aurai besoin de vous. Ces questions de procédure sont du reste fort simples... s'il ne surgit aucune difficulté, ajouta-t-il plus bas.

Solange murmura un « merci » étouffé, auquel il répondit par un cordial « au revoir ». Et la tête en feu, bouleversée d'émotions multiples, elle arriva au petit logement misérable où Dieu l'avait conduite pour y trouver la fortune.

Sans même prendre le temps d'ôter son chapeau, elle se jeta plutôt qu'elle ne s'assit sur le premier siège venu, et se mit à pleurer follement... Ce fut, la tête enfouie dans un des coussins du canapé, et en proie à l'espèce de torpeur qui suit les violentes secousses, qu'Ary et Léo, effrayés, la trouvèrent à leur retour du collège.

— Solange! appelèrent-ils se précipitant l'un et l'autre vers leur sœur. Solange!

Toute brisée encore, elle se redressa et sourit... Et ce sourire, un vrai sourire de jeune mère, était à la fois si joyeux et si ému, qu'Ary s'asseyant à ses côtés, Léo sur ses genoux, s'écrièrent ensemble :

— Qu'y a-t-il? Parle vite!

Et elle parla, mais lentement, recueillie en quelque sorte devant les jours heureux qui allaient se lever pour Ary... pour Léo... peut-être pour elle...

Ses deux frères l'écoutaient, silencieux, les yeux grands ouverts, buvant les mots qui sortaient de ses lèvres; mais quand elle énonça le chiffre de cette fortune qui lui arrivait d'une façon si étrange, Ary et Léo se levèrent d'un bond... Et ce fut alors un mélange d'exclamations, de rires fous, de chants, de gambades, que Solange essaya vainement d'arrêter.

— Voyons, Ary, tu es l'aîné, donne le bon

exemple à Léo, finit-elle par dire d'une voix grave. Soyez contents, je le veux bien, je le suis aussi, mais soyez contents d'une façon convenable. Vous dansez, vous chantez en ce moment sur le cerceuil à peine fermé de notre bienfaitrice. C'est mal!

Ary se calma aussitôt et vint s'asseoir près de sa sœur.

— Solange, dit-il, je pourrai entrer à la rue Lhomond, payer ma pension intégralement comme les autres.

Tout son orgueil vibrait dans ces mots, et Solange soupira.

— Oh! je travaillerai! continua-t-il. Coûte que coûte, Ary Mieussen sortira le premier. J'ai toujours rêvé être quelqu'un.

— Eh bien! tu seras un vaillant officier, c'est être quelqu'un, cela!

— Oui, un vaillant, un brillant officier aussi. Il me répugnait, je puis bien te l'avouer maintenant, de devenir un pauvre officier râpé, tiraillant sa solde de toutes façons, sans pouvoir, hélas! l'allonger comme du caoutchouc... Rien de tel que de connaître la misère pour...

— Tu n'as souffert ni de la faim, ni du froid, Ary.

— Non, mais, le reste! Ce taudis, les habits reprisés, mon porte-monnaie vide... Ouf! adieu à la pauvreté, je lui souhaite bon voyage.

— Moi aussi, cria Léo qui, à bout de forces, vint se pendre au cou de sa sœur. Tu pourras, au moins, te reposer, ma pauvre Lolan, avoir une bonne, et peindre seulement pour te distraire. Je serai si content que tu fasses un peu la dame, au lieu de coudre, de laver, de cuisiner... Puis, tu gâteras ton Léo... Pour commencer, je te demande... devine?

— Une boîte de couleurs?

— Non.

— Des livres d'images? Une carabine-Flaubert?

— Non, non... Deux paires de souliers sans clous! Oh! des souliers sans clous, quel bonheur, Lolan!... Puis, un béret neuf, et c'est tout. Plus tard, on verra. Tout de même, maman-sœur, si tu n'avais pas été si bonne, nous ne serions pas riches. Une fameuse idée qu'elle a eue là, la vieille...

Il s'arrêta, tout rouge.

— Je ne peux plus l'appeler « sorcière », maintenant, et je crois bien qu'il faudra prier pour elle.

Solange l'embrassa avec tendresse.

— Oui, nous joindrons le nom de M^{lle} Daudré à celui de nos parents, chaque matin et chaque soir ; car nous avons une grosse dette de reconnaissance à acquitter envers elle... Mais... vous devez avoir faim, mes pauvres petits. Mettez-vous à table, et prenez du fromage ; votre cuisinière a totalement oublié, aujourd'hui, de faire la soupe.

Ary secoua la tête.

— Cette mine d'or m'a coupé l'appétit, dit-il. Rêvons plutôt ; c'est délicieux, les rêves réalisables. Toi, mioche, va te lester.

— « Mioche » est « lesté » de bonheur, mon vieux ; il va se borner, comme toi, à manger des rêves.

Et ce fut ainsi que, ce soir-là, les enfants du capitaine Mieussen « mangèrent des rêves », selon l'expression de Léo, en guise de soupe.

Le lendemain, un court billet appela de nouveau Solange à l'étude Barlon. Sans inquiétude, cette fois, elle s'y rendit à l'heure indiquée, et fut introduite immédiatement près du notaire par « Pénor », toujours aussi fat.

Le vieil ami de M^{lle} Daudré était grave et paraissait soucieux.

— Mon enfant, dit-il à Solange, en lui désignant un siège, ce que je redoutais arrive ; vous allez avoir quelques ennuis, car la sœur de M^{lle} Daudré ne me paraît pas vouloir admettre que la fortune de cette dernière passe à une autre qu'à elle. Elle perdra son procès, j'en suis convaincu, mais ceci retarde votre mise en jouissance de la succession. Voici la dépêche que j'ai reçue hier soir : « Décidée à attaquer testament. Lettre suit. » Cette lettre, je l'aurai sans doute par le dernier courrier.

Solange écoutait, pétrifiée par l'étonnement.

— M^{lle} Daudré a donc une sœur ? balbutia-t-elle.

Ce fut au tour du notaire d'être surpris.

— Comment ! Luce ne vous a rien dit, pas même cela ?... Oui, M^{lle} Daudré a une sœur moins âgée qu'elle, et voici l'histoire du passé d'une façon concise :

« Les Daudré sont Bretons, et M. Daudré, commandant de vaisseau en retraite, habitait Ker-Roc, vieille et pittoresque demeure, comme il s'en trouve tant chez nous. Resté veuf très jeune, toute son affection s'était concentrée sur ses deux filles, Danielle et Luce. Les deux enfants furent élevées d'une façon très différente. Pendant les voyages du père, Danielle, qui s'ennuyait à la campagne, demeurait à Saint-Brieuc chez sa marraine dont elle épousa plus tard le fils. Luce, au contraire, ne quittait pas le pays qu'elle aimait avec passion, et restait au couvent du bourg, sous la surveillance spéciale d'une tante religieuse.

« Ce fut trois ans après sa sortie de pension que Roger d'Yonville, venant avec son père, ami de M. Daudré, passer quelques jours à Ker-Roc, donna à Luce un cœur qui, jusque-là, avait ignoré tout autre amour que l'étude et la mer.

« Les parents décidèrent d'attendre dix-huit mois avant la célébration du mariage, pour que Danielle, presque une enfant, pût se marier le même jour que sa sœur.

« Mon père, qui était le notaire de la famille Daudré, m'a dit, et Luce me l'a répété plus tard, qu'à ce moment-là les questions d'intérêt étaient ainsi réglées :

« M. Daudré donnait cent mille francs de dot à chacune de ses filles ; il se réservait le reste de sa fortune et Ker-Roc, stipulant que ce dernier, après lui, devait appartenir indivis à ses enfants.

« D'abord, sachant l'amour de Luce pour ce vieux logis, il avait eu l'idée de le lui léguer ; mais elle s'était récriée vivement :

« — Deux sœurs doivent tout partager, avait-elle dit. Ker-Roc me sera plus cher encore, l'ayant de moitié avec Danielle. »

Le notaire s'arrêta et regarda Solange.

— Ensuite ? questionna la jeune fille, haletante de curiosité.

— Ensuite ? Oh ! ce sera court. Juste un mois avant la célébration des deux mariages, le vaisseau sur lequel se trouvait Roger d'Yonville, et tout son équipage devinrent la proie de la mer. Luce ne versa pas une larme, mais elle prit le deuil des veuves et jamais plus on ne la vit sourire. Énergique autant qu'aimante, elle tint à ce que le mariage de sa sœur ne fut pas retardé, elle assista à la cérémonie nuptiale, puis reprit son existence tranquille à Ker-Roc, comme si rien n'eût été bouleversé dans sa vie.

« Mais les forces physiques ne sont pas toujours à l'unisson des forces morales. Luce devenait de jour en jour plus languissante, et le médecin, consulté par M. Daudré, déclara qu'un changement de climat et la distraction d'un voyage triompheraient seuls de cette inquiétante faiblesse. Le commandant ne pouvait alors s'absenter. Il confia sa fille à deux religieuses qui partaient pour l'Italie. Luce passa tout l'hiver, comme pensionnaire libre, dans un couvent de Rome, et elle eût peut-être encore prolongé son séjour, si une dépêche, annonçant une grave maladie de M. Daudré, ne fût venue précipiter son départ.

« Quand elle arriva, son père reposait déjà dans le cimetière du village. Je ne vous parle pas du désespoir de cette pauvre enfant. Vous avez passé par la même douleur. J'arrive bien vite à la crise finale.

« Le testament, déposé chez mon père, et renfermant les dispositions dont je vous ai parlé, ne fut pas valable, car on trouva dans le bureau de M. Daudré un testament olographe, fait durant sa maladie, et donnant Ker-Roc à Danielle... J'ajoute,

pour être véridique, qu'une somme équivalente à sa valeur devait être versée à Luce. »

— Mais, s'écria vivement Solange, Danielle n'aimait pas la campagne.

— Danielle aimait ses intérêts, répondit tranquillement le notaire. Son mari, tout jeune médecin à Saint-Brieuc, ne possédait pas une nombreuse clientèle; de plus, si le rôle de filleule très gâtée lui avait paru doux, elle se heurtait sans cesse, avec sa marraine, dans celui de belle-fille. Enfin, que voulez-vous, nous avons des heures mauvaises dans notre vie, et ce fut une heure mauvaise que celle où Danielle profita de l'affaiblissement du commandant Daudré pour se faire donner Ker-Roc.

« Luce n'accusa jamais son père. Elle connaissait trop bien son cœur... Mais cette fois la mesure de souffrance était comble. Emportant le mobilier de sa chambre de jeune fille, elle quitta son pays, désespérée, aigrie, ne sachant où elle irait... »

« Tout à coup, elle se souvint de moi, de ma sœur, qu'elle avait connue et aimée au couvent, et elle nous arriva un jour, si différente d'elle-même que nous la crûmes folle.

« La fin de l'histoire vous la connaissez en partie. M^{lle} Daudré acheta ce vieux logis, triste comme elle, y vivant d'un mélange de chers souvenirs et de haine, de haine surtout, devenant chaque jour plus bizarre dans son isolement absolu. Son unique jouissance consistait : 1^o En ce que, depuis son départ, Danielle ignorait complètement le lieu de sa retraite; 2^o en l'idée qu'elle ne toucherait pas un centime de sa fortune.

« Je ne crois pas manquer gravement au secret professionnel en vous apprenant que, avant de vous connaître, tout l'avoir de M^{lle} Daudré devait être employé à la fondation d'hôpitaux pour les chiens, « les seuls amis de l'homme », disait-elle.

« Depuis fort longtemps, elle m'avait dicté ce que je devais écrire à sa sœur immédiatement après son décès... Oh ! quelques lignes seulement, montrant qu'elle s'était souvenue jusqu'au tombeau de la blessure faite à son cœur. La réponse... »

Solange l'interrompit.

— M^{lle} Daudré a pardonné, dit-elle d'une voix étrangement émue.

— Pardonné ! Luce ! C'est impossible !

— C'est vrai ! Je l'ai entendue répéter plusieurs fois, sans comprendre de quoi il s'agissait : « Je pardonne !... Je pardonne... » Vous pourriez écrire ceci à...

— A Danielle ? Je le lui écrirai si vous voulez, mais je suis convaincu qu'elle préférerait la succession à cette assurance, bien qu'elle soit riche, et n'ait qu'un enfant, m'a-t-on dit, un fils né tardivement et qu'elle adore. Elle est veuve depuis quelques années, et gère, paraît-il, sa fortune avec une remarquable entente des affaires. Nous tiendrons tête à cette maîtresse femme, voilà tout.

Revenez demain, n'est-ce pas ? J'aurai reçu sa lettre et vous la montrerai

— Oui, je reviendrai demain, dit Solange avec une intonation singulière.

Elle partit, mais au lieu de rentrer chez elle, elle se rendit chez l'abbé Nallien.

— Monsieur l'abbé, commença-t-elle, il m'arrive une étrange chose...

Et le récit achevé, attachant son regard sur le prêtre, elle demanda anxieusement :

— Que dois-je faire ?

L'abbé Nallien demeura pensif.

— La loi est pour vous, répondit-il enfin, et, en toute sûreté de conscience, vous pouvez garder cette fortune... Vous n'êtes pas convaincue ?

— Non, car ces deux mots : « Je pardonne », souvent répétés par M^{lle} Daudré, sont gros de mystère.

— Comment expliquez-vous alors ceux qui ont suivi : « Solange, heureuse » ?

— Solange, heureuse de ce pardon, car je l'avais suppliée, avec larmes, de ne pas conserver cette haine dans le cœur.

De nouveau, le prêtre resta silencieux... Puis, soudain, résolument :

— Tout ceci est le secret de la tombe, et nous n'arriverons pas à le connaître. Savez-vous ce que je vous conseille, mon enfant ?... C'est de dire au notaire qu'un procès vous répugne, et d'entrer en accommodements avec la sœur de M^{lle} Daudré. Cette dernière ne sera pas complètement frustrée, et vous serez tranquille.

Un éclair de joie passa dans les yeux de Solange.

— Ah ! comme j'ai bien fait de venir, dit-elle. Je n'avais pas songé à cette solution. Mes frères, Ary surtout, seraient si désolés s'il fallait renoncer à tous leurs projets... Car ils ont beaucoup rêvé, les pauvres petits ! Moi aussi, je l'avoue, ajouta-t-elle plus bas, et... je trouvais que le réveil était bien prompt...

Léo poussa des cris de surprise en apprenant l'existence d'une sœur de M^{lle} Daudré ; puis, avec sa gaminerie habituelle, il s'écria :

— Tu lui donneras les robes, les châles, les bonnets... Hein ! c'en sera un cadeau ! Et, si elle n'est pas contente après cela, si elle crie, tu lui fermeras la bouche avec cinquante mille francs, même cent mille, peu importe ! puisque nous sommes riches.

Ary, lui, d'abord stupéfait, déclara carrément que sa sœur, n'entendant rien aux affaires, devait laisser au notaire liberté absolue pour soutenir ses droits incontestables.

— Quels droits ? demanda Solange. Je n'en ai d'autres que ceux donnés par la généreuse affection de M^{lle} Daudré.

— Ils sont largement suffisants ; M. Barlon, l'abbé Nallien te le disent.

— Aussi, m'en tiendrai-je aux conseils de ce dernier.

— Alors, si cette vieille avare te demande l'abandon de deux cent mille francs, tu sacrifieras deux cent mille francs ?

— Oui.

— Mes félicitations ! Tu es généreuse !

Le ton du jeune homme était si acerbe, que Solange tressaillit.

— Je te défends de me parler ainsi, Ary, dit-elle gravement. Tu n'as aucun titre pour me juger. De plus, je te ferai observer ce que la délicatesse m'eût interdit en toute autre circonstance : c'est à moi que M^{lle} Daudré a donné sa fortune. Je suis donc libre d'agir suivant ce que me dictera ma conscience.

Ary ne répliqua pas... Léo lui-même n'osa plus hasarder un mot sur ce sujet palpitant, et la soirée, bien différente de celle de la veille, s'écoula dans un silence lourd d'inquiétude et de vague tristesse.

Maître Barlon était seul dans son cabinet, quand Solange vint le trouver le lendemain de ce jour.

— Je m'occupais de vous, mon enfant, dit-il la faisant asseoir devant le feu. La lettre annoncée est arrivée hier comme je le pensais, et, la sœur de M^{lle} Daudré ne se montrant ni polie ni commode, j'examinais à nouveau le testament de cette pauvre Luce. Dans sa concision, il est absolument inattaquable. Nous...

Le notaire s'interrompit, car deux coups légers venaient d'être frappés à la porte, et, allant ouvrir, après avoir écouté quelques mots dits à voix basse par un clerc, il se retourna vivement vers Solange :

— Prenez cette enveloppe bleue qui est sur mon bureau, et lisez la belle épître de M^{me} Danielle, je suis à vous dans cinq minutes.

Moins de cinq minutes plus tard, en effet, il était de retour.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? demanda-t-il, tournant son fauteuil du côté de la jeune fille.

Solange le regarda. Elle était fort pâle.

— J'en pense... Je n'ai lu que la première page.

— Que la première page ! Pourquoi ?

— Parce qu'elle m'a suffi... Oh ! ne cherchez ni la lettre ni le testament qui... qui s'y trouvait joint... Tout est là, dit-elle, montrant le charbon embrasé.

— Là ? au feu ? s'écria le notaire, se levant d'un bond. Mais on ne détruit pas ainsi... Vous êtes passible d'une peine... très sévère même... Cette fortune !... Mais vous êtes folle ! absolument folle !

— Oui, folle d'honneur, répondit la jeune fille d'une voix brève.

— L'honneur ? Que vient faire l'honneur en cette affaire ? M^{lle} Daudré était libre de donner son avoir à qui bon lui semblait. Elle vous a choisie... Eussiez-vous préféré les hôpitaux de chiens dont je vous ai parlé ?

Solange resta silencieuse. Il poursuivit :

— Vous dites qu'elle a pardonné, soit ! Moi, je vous affirme que, même pardonnant, elle n'eût rien, rien, entendez-vous, rien laissé à sa sœur,

qui, d'ailleurs, n'avait aucun droit à sa succession.

— C'est possible.

— Alors, excusez le mot, comprenez-vous l'absurdité de votre action ?

— Non, s'écria la jeune fille, se levant frémissante. Non, je ne la comprends pas... Je ne comprends qu'une chose, c'est que la sœur de M^{lle} Daudré me traite d'aventurière, même d'accapareuse, ajouta-t-elle, tandis que des larmes de colère montaient à ses yeux... Moi, Solange Mieussen, la fille du capitaine Mieussen, aventurière, accapareuse ! allons donc ! Je la méprise, cette Danielle, et lui laisse sans regret l'argent qu'elle mendie.

— Elle a écrit dans un moment de colère, de désillusion, ce sont des mots...

— Des mots qui me blessent. Adieu, monsieur, et merci de votre sympathique intérêt.

Un étrange sourire passa sur les lèvres du notaire.

— Vous me dites adieu, je vous réponds : Au revoir. Vous avez brûlé le testament, mais il a été enregistré dans le délai légal ; donc, vous restez l'héritière de M^{lle} Daudré.

La surexcitation de Solange tomba soudain, et elle demeura interdite.

— Mais enfin, s'écria-t-elle bientôt dans un élan de révolte, je ne puis hériter malgré moi.

M. Barlon eut un petit rire silencieux qui acheva d'exaspérer la jeune fille.

— Ceci doit être prévu... Il doit y avoir un moyen...

— S'il y en a un, dit le notaire avec bonté, ce ne sera pas moi qui vous l'apprendrai, mon enfant. Car, je vous l'affirme, vous avez tort... On ne doit rien exagérer, et c'est un orgueil exagéré qui vous pousse en ce moment.

Un éclair passa dans les yeux de Solange.

— La fierté, rectifia-t-elle. Adieu, monsieur.

— Au revoir...

Quatre jours plus tard, une renonciation en bonne et due forme, à l'héritage Daudré, signée par M^{lle} Solange Mieussen, était remise à maître Barlon.

Inquiet, mécontent, le notaire envoya aussitôt, rue Terrasse, un de ses clercs, mais ce dernier revint avec le laconique renseignement suivant : « M^{lle} Mieussen et ses deux frères ont déménagé très vite et sont partis pour une destination inconnue. »

IX

Entre Portrieux et Saint-Quay se trouve, juché sur la hauteur, Ker-Roc, la propriété de M^{me} Danielle Kerviler.

Le jardin est borné, derrière, par la grande route de Saint-Brieuc à Paimpol ; devant par le sentier des Douaniers, qui court en zigzaguant

tout le long de la falaise, par l'escarpement de cette dernière, par la plage, par la mer...

Derrière, c'est la plaine légèrement vallonnée, avec un mélange de prairies, de landes, de champs de blé, de bouquets de bois, d'où émergent la flèche élancée d'un clocher gothique et les toits ardoisés d'un village, puis des bataillons de moulins à vent dressant leurs bras immenses vers le ciel gris de Bretagne.

Devant, c'est l'Océan à perte de vue : l'Océan tantôt berceur comme la plus douce des mélodies, enivrant comme la caresse d'une personne aimée, bleu comme une fleur de myosotis, uni et calme comme un front d'enfant; tantôt mugissant avec un fracas de tonnerre, soulevé comme une âme en révolte, vert comme une émeraude, ou sombre comme une nuit d'hiver, mais toujours ineffablement beau, soit dans sa douceur murmurante, soit dans ses colères terribles.

On distingue, de Ker-Roc, une immense étendue de côte, croissant merveilleux dont Saint-Quay occupe le centre... Au loin, à gauche, l'île Bréhat, le phare de Paimpol, Bréhec, Plouha. En se rapprochant, la Palud, une Suisse en miniature; Tréveneuc, avec les beaux ombrages des bois de Pommorio; Kertugall, dont la vieille chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde reçoit les visites d'arrivée et de départ des pêcheurs islandais. Au milieu de la baie, Saint-Quay aux coquettes villas, aux plages de sable fin, pittoresquement encadrées de rochers; Portrieux et son sémaphore. A droite, Étables, Binic, l'entrée du Légué, Erquy, le val André, le cap Fréhel; enfin, la pointe de Saint-Malo à la limite extrême de l'horizon.

Tous les étrangers de passage à Saint-Quay montent à Ker-Roc pour contempler ce splendide panorama; puis, ayant promené leur lorgnette sur tous les points de la côte, suivi en mer les évolutions des voiles blanches ou brunes, qui se gonflent sous la brise, ils se retournent vers la propriété placée dans ce site unique, et l'envient en l'admirant.

Ker-Roc, nous l'avons dit déjà, est une très vieille demeure. Maison bourgeoise par sa construction fort simple, il prend une apparence de château par la tour qui le flanque à l'une de ses extrémités, tour qu'un églantier, une vigne vierge et un lierre vigoureux enserrant jusqu'au faite, confondant fraternellement feuillage clair et feuillage sombre, étoiles rosées au délicat parfum, et baies aussi noires qu'un crêpe de deuil.

L'air salin a rongé le granit de Kersanton, avec lequel la maison est construite, les appuis curieusement ouvragés des fenêtres, les sculptures bizarres surmontant la porte d'entrée. Mais les attaques du temps donnent encore plus de charme à Ker-Roc, de même que les cheveux blancs donnent plus de majesté aux figures des vieillards.

Quant au jardin, il est ravissant, avec ses ombrages de tamaris et de figuiers, ses pelouses

coupées par des corbeilles de fleurs éclatantes, ses capricieux méandres, ses deux kiosques rustiques : l'un, soigneusement vitré, dominant la falaise; l'autre, surplombant la route de Saint-Brieuc, garni des tiges flexibles d'un chèvrefeuille vivace.

Or, c'était ce rideau mouvant que M^{me} Kerviler soulevait d'une main impatiente, à l'heure même où le notaire Barlon recevait l'acte par lequel Solange Mieussen renonçait à la succession Daudré. Quelques personnes la saluaient au passage. Elle ne rendait pas le salut, absorbée qu'elle était par une idée fixe, mélange de joie, d'inquiétude, qui la bouleversait tout entière, elle, si froide d'habitude. Après un dernier regard jeté sur le lointain de la route, elle fit un brusque mouvement de contrariété, et, descendant les escaliers du kiosque, prit, à pas rapides, une des allées conduisant à la vieille demeure. Mais, peu à peu, elle ralentit sa marche, s'arrêtant de temps à autre, prêtant l'oreille, rougissant et pâlisant tour à tour. Enfin, éternée, déçue dans son attente, précipitamment cette fois, elle arriva à la maison, où son entrée amena la même question sur les lèvres des deux serviteurs qui guettaient sa venue.

— Eh bien ! madame ?

— Eh bien ! personne, dit-elle d'une voix brève. J'ai vu passer la voiture de Paimpol, et Lehélec m'a affirmé avoir aperçu « monsieur » à la gare. Pourquoi n'est-il pas déjà ici ? Je l'ignore... Marie-Rose, retournez à la cuisine; vous, Yvonnick, préparez la voiture : si mon fils ne vient pas, nous partirons dans une heure pour Saint-Brieuc. Je ne pourrais attendre à demain avec cette inquiétude.

Pendant que les domestiques s'éloignaient, M^{me} Kerviler entra au salon, vaste pièce qui eût semblé triste, malgré sa richesse, avec ses tentures sombres, et ses meubles en vieux chêne sculpté, si un feu clair de branches de pommier n'eût pétillé joyeusement dans une cheminée monumentale, surtout si, par trois grandes fenêtres, on n'eût aperçu le jardin paré des premières fleurs printanières; puis, grâce à une éclaircie habilement ménagée entre des arbres au feuillage persistant, la mer, la mer sur laquelle couraient, en ce moment, des petites vagues blanches comme des flocons de neige. M^{me} Kerviler appuya son front contre une des vitres et, l'oreille tendue au moindre bruit, regarda distraitemment au dehors.

Elle était grande, assez forte, et son port de tête très fier lui donnait un air imposant. Son visage, d'une pâleur mate, encadré de cheveux aussi noirs que l'ébène, manquait de régularité. Toutefois, il n'eût pas été désagréable, sans l'expression habituellement froide du regard, et le pli un peu dur des lèvres minces. Animé comme il l'était à cette heure, par un mélange d'affection et d'inquiétude, il devenait même attractif...

Étrange caractère de femme... physionomie plus étrange encore, qui faisaient dire souvent aux deux

vieux domestiques, dans leur naïf langage, à chaque arrivée de l'enfant de la maison, que « madame » était deux.

En effet, M^{me} Kerviler, fière avec les gens du pays, réservée avec ses relations les plus intimes, sombre et silencieuse dans sa solitude, devenait subitement causeuse, gaie, aimante, même passionnée dès que son fils, avocat à Paris, franchissait le seuil de Ker-Roç. Renaud était son unique pensée, son unique affection... Pour lui, sans hésiter, elle eût enduré toutes les souffrances, donné son sang goutte à goutte, jeté son argent aux quatre coins du ciel. Elle le voulait heureux, elle le voulait riche, elle le voulait célèbre. Et, quand les journaux publiaient une plaidoirie, toujours éloquente, de M^e Kerviler, quand, dans une revue en vogue, elle lisait au bas d'un article sensationnel la signature de Renaud, ses yeux jetaient des éclairs et son cœur se gonflait d'orgueil...

C'était son fils qu'elle attendait avec cette angoisse grandissante, son fils, qui s'était annoncé pour deux heures, et qui n'arrivait pas.

— Il y a un malheur, dit-elle tout haut.

Et, comme le domestique passait en ce moment devant le salon, elle ouvrit rapidement une des fenêtres :

— Attendez, Yvonnick.

— Mais, madame,...

— Attendez, répéta-t-elle, je...

Elle n'acheva pas. La sonnette de la porte d'entrée venait de retentir, et M^{me} Kerviler se précipita dans le jardin, aussi blanche qu'une morte, suivit la grande allée en courant, tête nue, sans souci du vent du nord qui lui cinglait le visage, oublieuse de son manteau de laine, resté accroché à un arbre épineux... Puis, au détour d'un massif, palpitante, ivre de joie, et pourtant les yeux pleins de larmes, elle poussa un cri de bonheur et tomba dans les bras que son fils ouvrait pour la recevoir.

— O Renaud ! Renaud ! que j'ai eu peur ! balbutia-t-elle en l'embrassant avec une passion folle.

— Peur ? Pour un si léger retard ? Vous êtes toujours la même, maman !

Il y avait une telle tendresse dans cette appellation enfantine que M^{me} Kerviler le regarda et sourit à travers ses pleurs.

— Oui, toujours la même !... Veux-tu que je change ?

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



MAMAN

A ma mère.



A Mère ! ce seul mot rend ma muse interdite :

*J'en souffre, et la supplie, hélas ! mais c'est en vain,
Car à ce nom béni, cette ingrate m'évite ;
Mère, pour te fêter, il faut un chant divin !*

*Si des anges de Dieu je possédais la lyre,
La voix harmonieuse aux purs et doux accents,
L'éloquence divine, alors je pourrais dire
Qu'il n'est point de limite à l'amour que je sens ;*

*Que mon cœur t'appartient, que je t'aime et t'admire ;
Que je vis de ta vie et languis loin de toi ;
Que lorsque tu t'en vas, ma lèvre est sans sourire ;
Que la nature pleure et soupire avec moi.*

*Mais lorsque tu reviens, je renaîs à la vie,
Le ciel redevient bleu, le soleil plus brillant ;
Retrouvant son parfum, la fleur s'ouvre, ravie,
Et l'oiseau dans les airs s'élève en gazouillant.*

*Pour te dire quelle est l'ardeur de ma tendresse,
Je n'ai que ce que Dieu donne au petit enfant :
Je n'ai que mon regard, mon baiser, ma caresse ;
Je n'ai que ce mot simple et qui touche : « Maman ! »*

JEANNE GAIGNIÈRE.



Causerie de Quinzaine



AVEC quelle promptitude la vie change et passe !

Hier, c'étaient les triomphes de Saint-Petersbourg, les enivrements de la visite rendue par le couple impérial russe ; ce matin encore, c'était la longue suite des hommages empressés rendus au chef de notre république ; et ce soir, c'est le cri suprême de la mort : « J'étouffe ! »

On est resté comme étourdi par la fin si soudaine du Président ; l'apoplexie a été aussi cruelle, aussi foudroyante que naguère le poignard d'un assassin ; et véritablement nos deuils officiels se succèdent avec une rapidité douloureuse et inquiétante. Mais, il faut le remarquer, à l'honneur de nos familles françaises, que nos hommes publics meurent debout, en saluant leurs visiteurs ou en recevant les hommages de la foule, Dieu adoucit, protège leur vie jusque dans la mort en plaçant à côté de leurs chaises curules les doux anges du foyer qui veillent et prient aux heures difficiles ; et nous savons qu'elles ne leur manquent pas. Nous avons parlé en son temps de la sainte et regrettée M^{me} Carnot ; M. Faure eut les mêmes soutiens que son prédécesseur : filles et épouse dévouées, tendres et profondément religieuses. M. Loubet, qui maintenant préside à nos destinées, s'appuiera aussi avec amour sur ces forces suppliantes : fille, femme et mère, trinité sainte entre toutes, que nous sommes heureuses et fières de signaler, nous qui avons aussi à seconder, à consoler, à fortifier tant d'efforts, de défaillances et de douleurs dans la vie de souci et de travail, de ce que l'on est convenu d'appeler nos maîtres.

Notre rôle est partout le même, et il est si beau, si doux, si attachant ! Consoler, faire sourire ceux qui pleurent, donner l'espérance à ceux qui souffrent. Cela est de tous les temps, de toutes les classes, de tous les âges ; mais combien plus sont efficaces les mots de force et de tendresse qui s'échappent des jeunes cœurs. C'est vous, mes chères petites, qui avez en cette matière la plus douce persuasion, les secrets les plus infaillibles ; votre prière est toute puissante.

J'ai pour la jeunesse la plus irrésistible sympathie ; sa fraîcheur repose, son ignorance soulage, sa spontanéité entraîne ; mais qu'elles sont indignes de cette parure des jeunes ans, celles qui en font un travestissement sous lequel se dissimulent toutes les faussetés caduques de l'égoïsme, de la vanité, du calcul. Être jeune, ce n'est pas seulement avoir fine taille, et roses sur les joues, mais c'est joindre à ces formes attrayantes de la beauté à peine éclos, le charme de l'âme qui s'éveille et des dons du cœur que rien n'a encore terni. Être jeune, c'est avoir ses ailes de paradis, celles qui sont toutes blanches et vous ont aidées à descendre du ciel jusqu'à nous.

Vous voyez, chères lectrices, que je ne vous ménage pas les compliments ; à vous de les mériter et, puisque nous sommes au saint temps de la pénitence, peut-être bien examinerez-vous en conscience, dans le secret de votre âme, la couleur de vos ailes et la droiture de votre vol. Aussi bien vous avez eu peu de distractions carnavalesques cette année ; le deuil de l'Élysée ferme tous les salons officiels ; les bals de ministères, si brillants, ceux des ambassades si sélects, ceux des préfectures, si désirés dans nos provinces, sont décommandés ; les jours gras n'ont pas débordé sur les premières semaines du carême, c'est le cas ou jamais de faire une grande lessive intérieure.

Dieu vous préserve de celle que font les ménagères normandes en cette saison. Il n'est plus possible aux environs de la semaine sainte de passer sur un trottoir sans échasses ; du fond des vestibules qui vont du jardin à la rue, c'est-à-dire

de la pompe au ruisseau, on lance des seaux d'eau que le balai, la brosse, le torchon se chargent de répandre dans tout le rez-de-chaussée. Les maisons ne sont plus habitables et la rue est pleine d'embûches. Pendant des jours, on frotte, on gratte, on savonne, on rince; et, quand tout le liquide répandu est à peu près absorbé, on commence le détail de la toilette de la maison: vitres barbouillées au blanc, cuivres barbouillés au rouge, meubles barbouillés au noir; rideaux immaculés, c'est superbe, c'est resplendissant! la ménagère a une courbature, son homme un rhumatisme, ses enfants la coqueluche, mais l'honneur est sauf. Ne pourrait-on être aussi propre et un peu plus sec? Pour moi, je prends le train et je fuis ces préparatifs pascals; en attendant les fleurs de la campagne, je vais jouir de celles qui embaument le petit printemps de Paris. Oh! les jolies charrettes avec leur tapis de violettes, leurs brassées de pivoines, leurs pyramides de narcisses jaunes..., je ne connais rien qui donne l'impression du renouveau comme ces étalages fleuris qui s'en vont de carrefours en places, de rues en boulevards et laissent une traînée de parfums des bois dans l'atmosphère poussiéreuse de la chaussée. Le printemps, c'est la vraie saison de Paris; dans le Midi, il n'a pas de fraîcheur, il ne donne pas ce sentiment exquis de résurrection, pour cette raison bien simple, qu'il n'y a pas eu de mort dans la nature. Dans le Nord, on grelotte encore, le ciel pleure des averses lamentables; à Paris, on a les couleurs, les parfums du Midi, le renouveau du Nord, et le soleil rit à travers les brumes matinales de la Seine, et les ondées chaudes d'avril. Vous qui ne faites que des séjours dans la grande ville, allez-y au printemps.

Cette année, un attrait de plus nous pousse à la visiter: ce sont les préparatifs de l'Exposition; voilà que le conte de fée prend vie, que le génie national frappe de sa baguette toute puissante les barres de fer, les troncs dépouillés, les pierres brutes, et l'on voit sortir de terre un, deux, dix palais enchantés. Puis les palais à leur place, une autre transformation les entoure d'arbres, de parterres, de cascades, de villages; puis les miracles de la nature accomplis, voilà que la baguette magique nous transporte loin, bien loin en arrière, aux âges passés où les maisons avaient pignon sur rue, gargouilles étranges, balcons tremblants, boiseries fouillées, verrières éclatantes; hôtels fameux où l'on n'entrait qu'avec le mot de passe des ligueurs (que n'en est-il de même de nos jours!), châtelets redoutables, échoppes pittoresques,

vieilles enseignes, heurtoirs grimaçants, tout cela va s'échelonner de nouveau le long de la Seine et, si l'on rencontre quelque pickpocket déguisé en tire-laine, l'illusion sera complète.

Et les cinématographes? Que de surprises, que de merveilles d'exactitude et de réalisme il nous promet; cet instrument indiscret vous prend sur le vif au moment où vous y pensez le moins, et vous réédite indéfiniment. Telle jolie mondaine livre elle-même les secrets de sa beauté prolongée outre mesure, tel élu monte au capitole en se mouchant et en descend avec une grimace qui n'était pas destinée à la postérité, à l'histoire.

Et la fée électricité? En voilà une qui promène sa baguette autour de nous avec profusion de largesses et d'éclat!

Une affaire qui ne me va qu'à moitié, bien qu'on la vante à outrance, c'est ce trottoir ambulante qu'il faudra prendre au vol et quitter de même. On vous dira: « Appuyez la main gauche, levez le pied droit et projetez votre individu en avant. » Eh bien, mais, si troublée par la simultanéité de tous ces mouvements je relève la main droite, j'abaisse le pied gauche et je projette le torse en arrière, qu'est-ce qui m'arrivera? Je demande une réponse positive avant de m'engager sur cet infernal trottoir.

Cette exposition qui nous paraissait si lointaine, il y a quelques mois, est maintenant si proche de nous, que nous la faisons intervenir dans tous nos projets; si on déménage, on remet l'achat de ses meubles à l'exposition; si on veut des fourrures, on attend l'exposition; si on a des économies, on les garde pour l'exposition. On fait des projets de réunion, on s'inquiète des moyens, on combine, on interroge, on cherche, on commence à se plaindre, ou à admirer, enfin, c'est de ce mélange de surprises, de copies exactes, d'inventions audacieuses, de difficultés vaincues, de luxe invraisemblable, de fatigue, de plaisir, de bonne volonté réciproque, de déceptions comiques, que se composera l'attraction de la grande fête nationale. Ce pauvre M. Félix Faure comptait bien y être! Je ne peux m'empêcher de revenir vers lui en terminant cette causerie, car c'est son œuvre, en grande partie, c'est son rêve que nous réaliserons sans lui, sans peut-être même penser une fois que c'est à son initiative que nous devons cette magnifique démonstration de notre puissance et de notre richesse: *Memento homo!*

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Enigme

Je suis ce qu'on aime le mieux
Presqu'en tous lieux de la terre,
Et souvent on se fait la guerre
Pour m'avoir comme un bien rare et précieux.

Mais quand on a fait ma conquête,
Celui qui me possède a le cœur si léger
Qu'à ma possession jamais il ne s'arrête
Et ne me garde pas longtemps sans me changer.
(L. N.)

Mots en parallélogramme

Horizontalement : Pour attacher. — Mal cruel. — Fosses où s'enterrent les grains. — Division administrative en Hongrie. — Les vilaines et trop fidèles compagnes de Stop.

Verticalement : Dans le puits. — Avalé. — Le pourquoi on épouse souvent les jeunes filles. — Délicate. — Prénom masculin. — Ville d'Espagne. — Terme de marine. — Préposition. — Voyelle.

(Marguerite Grosjean.)

Questions historiques

1^o Quelle est la ville de France qui a donné naissance, à des époques différentes, à deux personnages célèbres dont l'un, étant protestant, se fit catholique pour raison d'Etat; l'autre, étant catholique, se fit protestant pour la même raison ?

(Giovannantonio.)



Mots en étoile

Pour respirer. — Article. — Céréale. — Naïf. — Oiseau de proie. — Célèbre naturaliste. — Publication périodique. — Préposition. — Tranchant.
(Une abonnée à la librairie Nicolas Etienne.)

Charade

Mon premier a des ailes. — Mon second a des ailes. — Mon entier a des ailes.

(Pâquerette de la Lys.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

Mots en éventail :

C L E M E N C E I S A U R E
A I N A C E L N L A R U R E
T M G M R R O F I L C I B U R C
O O I A L O W I O O O O A A
N

Mots en drapeau :

R
E
G E N E
E M I R
N I C E
E R E S
R
A
T
I
O
N

Mots en triangle :

M
P O
M A L
M A R I
M A N T E
P A R T I R
M O L I E R E

Mots en hélice :

S A I N T
A G R I
I R E
N I
T
L
P O
P E U
P E R I
L O U I S

Mots en if :

A
A M E
E L E V E
T A U R E A U
C A P I T A N
C
C L A V I E R
P I E U X
M O U S S O N
P
U
C
M E R

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.